Persee

Christian Grataloup

La mondialisation dans une perspective géohistorique. (Globalization in geohistorical perspective)

In: Bulletin de l'Association de géographes français, 85e année, 2008-3 (septembre). Mondialisation et géographie / L'ouest américain. pp. 307-314.

Abstract
We often think that globalization is recent. It is rather the recession of this process during the XXth century which gives us this impression. It is necessary, at least, to go back up to the great journeys of the XVth century, to see that the World could have been Chinese. But it is finally the Europeans who were attracted with most perseverance by the tropical regions. From these few perspectives, the article tries to show that in order to think about the World, an effort of geohistory is needed.

Résumé
Nous pensons souvent que la mondialisation est récente. C'est plutôt le recul de ce processus au XXème siècle qui nous donne cette impression. Il faut, au moins, remonter aux grands voyages du XVème siècle, pour voir que le Monde aurait pu être chinois. Mais ce sont finalement les Européens qui ont été attirés avec le plus de persévérance par les régions tropicales. A partir de ces quelques perspectives, l'article essaye de montrer que pour penser le Monde, il faut un effort de géohistoire.

Citer ce document / Cite this document :

Grataloup Christian. La mondialisation dans une perspective géohistorique. (Globalization in geohistorical perspective). In: Bulletin de l'Association de géographes français, 85e année, 2008-3 (septembre). Mondialisation et géographie / L'ouest américain. pp. 307-314.

doi : 10.3406/bagf.2008.2626

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bagf_0004-5322_2008_num_85_3_2626

La mondialisation dans une perspective géohistorique

(GLOBALIZATION IN GEOHISTORICAL PERSPECTIVE)

Christian GRATALOUP*

RÉSUMÉ - Nous pensons souvent que la mondialisation est récente. C'est plutôt le recul de ce processus au XXème siècle qui nous donne cette impression. Il faut, au moins, remonter aux grands voyages du XVème siècle, pour voir que le Monde aurait pu être chinois. Mais ce sont finalement les Européens qui ont été attirés avec le plus de persévérance par les régions tropicales. A partir de ces quelques perspectives, l'article essaye de montrer que pour penser le Monde, il faut un effort de géohistoire.

Mots-clés : mondialisation, géohistoire, monde.

ABSTRACT - We often think that globalization is recent. It is rather the recession of this process during the XXth century which gives us this impression. It is necessary, at least, to go back up to the great journeys of the XVth century, to see that the World could have been Chinese. But it is finally the Europeans who were attracted with most perseverance by the tropical regions. From these few perspectives, the article tries to show that in order to think about the World, an effort of geohistory is needed.

Key words : globalization, geohistory, world.

Persée BY: creative commons

Pour la plupart des contemporains, la mondialisation se conjugue au présent, souvent au futur, mais guère au plus-que-parfait. Souvent considérée comme un phénomène très récent, elle apparaît sans discussion comme une caractéristique, si ce n'est le caractère majeur, de la fin du XXème et du début du XXIème siècles. On a là une perspective un peu myope : la construction du niveau géographique mondial vient de très loin. Le moment décisif fut sans doute la néolithisation : avec la domestication de certaines plantes et animaux, le passage pour l'Humanité du statut de prédateur à celui de producteur, la croissance démographique fut assurée et, avec elle, la réduction des distances entre les hommes. Si, depuis quelques décennies, on peut avoir l'impression

* Professeur à l'université Paris 7 , UMR 8504 Géographie-Cités, grataloup.c@wanadoo.fr

d'une nouveauté, c'est largement par contraste avec le recul de cette mondialisation durant le « court XXème siècle », pour reprendre l'expression d'Eric J. Hobsbawn (1994).

1 - L'anti-mondialisation du XXème siècle

Le malaise suscité par une temporalité intuitive très courte est largement dû à un effet de contraste par rapport à un passé encore dans toutes les mémoires. De 1914 aux années 1980, la tendance dominante est celle du fractionnement de l'Humanité. C'est particulièrement net durant la période de guerres mondiales (1914-1945), même durant « l'Entre-deux-guerres » où crise économique et dérèglements monétaires s'additionnent aux affrontements idéologiques pour séparer et opposer les hommes. Jusqu'à la fin de l'URSS au cours des années 80, ce sont deux projets de mondialisations concurrents qui s'affrontent, séparés par un « rideau de fer », même si, à partir de 1972, la « Coexistence pacifique » permet d'accentuer le retour du Monde. Réciproquement, d'ailleurs, les années qui précèdent 1914 apparaissent, à juste titre, comme « notre première mondialisation », selon la formule de Suzanne Berger (2003).

Pourquoi peut-on dater des environs de 1980 le début de la prise de conscience de la mondialisation ? Constatons d'abord le fait : tant dans les dictionnaires anglais que français, c'est à ce moment que les mots *Globalization* et Mondialisation font leur entrée dans les dictionnaires de la langue courante (1981 pour *le Robert* et *le Larousse*), même si ces termes existaient depuis une vingtaine d'années. Bien sûr, l'abaissement des barrières douanières par les *rounds* du GATT commence à faire sentir ses effets ; enfin, même si l'invasion de l'Afghanistan a pu donner brièvement le sentiment d'un retour de la Guerre Froide, l'obsolescence progressive de l'anti-Monde soviétique est de plus en plus manifeste.

Mais c'est la conjoncture économique qui est le déclencheur à plus court terme. 1980 est précisément l'année où les échanges marchands transpacifiques ont fait jeu égal, avant de les dépasser, avec ceux de l'Atlantique. C'est le moment où l'ascension du Japon semble irrésistible, où l'on invente le concept de NPI (Nouveaux Pays Industriels) pour les « quatre dragons » (Corée du Sud, Taiwan, Hong Kong et Singapour), considérés à peine quelques années plus tôt comme des pays sous-développés. C'est également – et c'est plus lourd pour l'avenir – le moment où la Chine amorce son ouverture... Bref, les Etats-Unis et l'Europe occidentale découvrent qu'ils ne sont plus seuls dans le Monde économique. De ce fait, la « mondialisation » comme la « crise » (terme beaucoup utilisé dans les années 70-80) sont des sentiments et des concepts occidentaux, plus précisément atlantiques.

Ce constat justifie une périodisation courte, de la fin des années 1970 à aujourd'hui. Pour nommer cette période, il faut un terme particulier ; le *Dictionnaire des mondialisations* a fait le choix d'utiliser le mot « globalisation », ce qui permet d'insister sur la spécificité financière du temps présent. Mais la dynamique puissante qui, depuis quelques décennies, donne du poids au niveau mondial ne peut se comprendre que située dans une évolution beaucoup plus longue, plus profonde. L'amnésie, sinon, rendrait opaque bien des caractères du Monde contemporain, en tout premier lieu son héritage occidental.

2 - Retour au XV° siècle

Connaissez-vous Zheng He ? Cet amiral chinois du début du XVème siècle dirigea de très grands voyages qui menèrent des flottes énormes, à l'échelle de l'Empire du milieu, jusqu'au Mozambique. Il est aujourd'hui l'objet d'un véritable culte dans la Chine ouverte, car cet eunuque musulman d'origine mongole symbolise une autre histoire possible du Monde, celle d'une mondialisation orientale et non occidentale. En effet, autour de 1400, aux deux extrémités de l'Ancien Monde, des sociétés se sont mises à l'eau : alors que les Chinois envoient d'immenses jonques parcourir l'océan Indien et ses marges, les Portugais amorcent le contournement de l'Afrique. Pourquoi alors cette recherche de routes maritimes ?

La réponse nécessite un retour à un temps très long. En effet, l'essentiel de l'humanité est regroupé dans l'ensemble continu Afrique-Asie-Europe qui ne forme qu'une même et (très) grande île. Les autres groupes humains, qui ont pu se diffuser vers l'Amérique et l'Australie à l'occasion de l'abaissement du niveau marin lors de la dernière glaciation, sont isolés. Ce qui fait le dynamisme des sociétés, c'est leur degré de connexion entre elles et les « nouveaux mondes » ne seront reliés aux autres que lorsqu'ils seront « découverts ». Inversement, de la Méditerranée à la mer de Chine les échanges sont très anciens et sans discontinuité. C'est par eux que toutes les innovations (agriculture et élevage, métallurgies, ville, monnaie, écriture, etc.) se sont diffusées à partir d'inventions locales. On a là un très ancien réseau de fertilisations croisées, à laquelle l'Afrique soudanienne et le littoral oriental du continent participent depuis longtemps, en particulier comme pourvoyeurs d'or.

Cependant, l'intensité de ces échanges peut varier considérablement. Des moments forts sont particulièrement ceux où les routes terrestres furent unifiées par des empires de cavaliers nomades. Le dernier en date de ces « empires des steppes », fut la grande construction géopolitique mongole des XIIIème et XIVème siècles. Cela représenta une explosion de tous les échanges : diffusion des instruments de navigation, de l'imprimerie, de

l'artillerie, mais aussi des bactéries et virus, surtout le bacille de Yersin porteur de la peste noire. Une construction géopolitique d'une telle ampleur ne pouvait pas se pérenniser très longtemps et elle fut victime des logiques centrifuges au début du XIVème siècle. Sa désagrégation provoqua une réduction drastique des échanges, donc une insatisfaction des sociétés qui avaient pris goût (en tout cas leurs catégories sociales les plus favorisées) à la consommation de produits de grands luxe, en Occident la soie et les épices. D'où, la recherche de voies nouvelles pour renouer les fils des échanges.

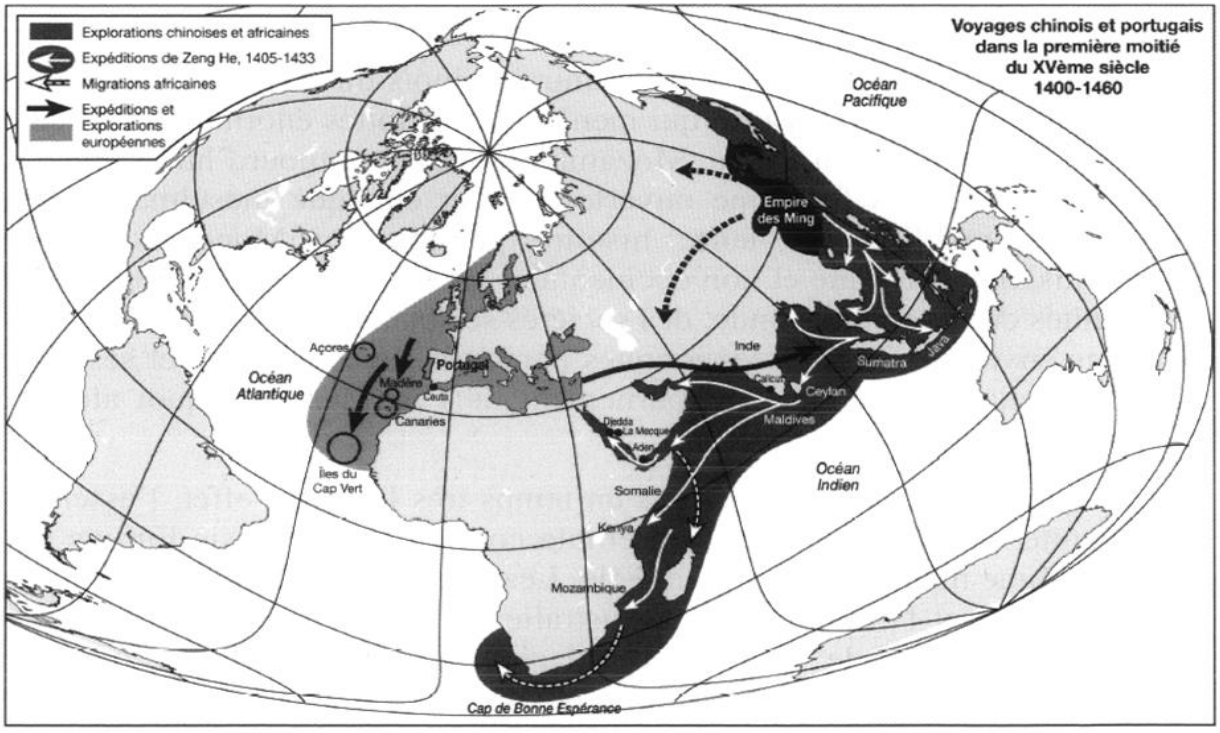

Figure 1 : Voyages chinois et portugais dans la première moitié du XVe s.

Les expéditions chinoises vont très vite loin : au moins jusqu'au Mozambique, peut-être plus loin. On est, évidemment tenté d'imaginer ce qui se serait passé si les jonques avaient franchi le « Cap de Bonne Espérance » (qu'ils auraient certainement nommé autrement) d'Est en Ouest. Le Monde, à coup sûr, aurait été organisé et pensé autrement. Mais, il s'est trouvé qu'en 1432 le gouvernement impérial a décidé de tout arrêter. La raison en était simple : le problème récurrent de la Chine est son ouverture au monde des steppes, aux menaces donc des peuples cavaliers, les mêmes qui, à travers la Route de la Soie, assurent les connexions terrestres de l'Ancien Monde. Or, à ce moment, au-delà de la Grande Muraille, le danger se fait pressant : il n'est donc plus question de se disperser dans des aventures outre-mer. En revanche,

à l'autre bout de l'Eurasie, les Européens continuent. On a là une bifurcation importante dans l'histoire de l'Humanité. La situation était bien mûre pour l'amorce de la mondialisation, mais la forme qu'elle a prise durant les cinq siècles qui suivent s'est décidée en peu de temps. On comprend qu'aujourd'hui, la Chine tienne à rappeler que le Monde aurait pu être chinois !

3 - Les mondes chinois et européens

Il y a alors deux différences importantes entre les mondes chinois et européens, l'organisation du pouvoir et la situation géopolitique. La Chine des Ming est un empire à l'autorité centrale forte. La décision de fermeture maritime est appliquée vigoureusement. Inversement, ni le Pape, ni l'Empereur n'auraient pu en Europe être ainsi obéis. Si le Portugal avait cessé son effort d'exploration maritime, le relais aurait pu être pris par les royaumes espagnols (c'est ce qui se passe avec Colomb) ou la France, l'Angleterre, etc. Ce polycentrisme européen, essentiel dans la dynamique capitaliste alors en gestation, est profondément différent de « l'empire-monde » chinois, pour reprendre l'expression de Braudel et Wallerstein. C'est largement dû à la position vis-à-vis des menaces extérieures : faire face aux peuples des steppes, par la construction de la Grande Muraille et l'effort militaire qui va avec, nécessite un vaste Etat fort, un empire. Inversement, la pression des peuples des steppes est au fil du Moyen Âge, renvoyée loin à l'est de l'Europe – situation géopolitique qui n'est pas sans rapport avec les origines de l'empire Russe.

A ces deux éléments de dissymétrie s'ajoute une troisième différence qui va s'avérer lourde de conséquences : alors que l'immense Chine présente une gamme de climats incluant des milieux méridionaux subtropicaux, l'Europe, coincée au nord de la Méditerranée, est uniquement tempérée. Les explorateurs en partent surtout pour rechercher l'accès à des produits tropicaux, agricoles ou de cueillettes, ce qu'ils appellent les épices. Et, en tout premier lieu, c'est du sucre qu'ils recherchent : chaque fois qu'ils en auront l'occasion, les Européens ont tenté la culture de la canne, pratique agricole initiée par les Indiens, puis diffusée par les Iraniens et les Arabes. La plantation, complexe productif qu'on a pu qualifier de proto-industriel par l'importance des machines, le volume de sa production et la masse de sa main d'œuvre, est donc un fait très ancien qui, dès le départ, inclut une pratique esclavagiste. Pendant longtemps, seules les parties tropicales de leur « outre-mer » intéressent vraiment les Européens. Les régions tempérées ne permettent que de cloner les sociétés métropolitaines et restent marginales jusqu'au moment où la transition démographique produit de gros mouvements d'émigration au XIXème siècle.

4 - La tristesse des Tropiques

Ce qui intéresse donc vraiment les Européens, ce sont des terres tropicales pas trop éloignées de leurs bases de départ, donc longtemps dans l'Atlantique. Mais il faut également qu'ils puissent s'en saisir. Or, fait important qu'on a tendance à négliger, ils n'auront pas, avant le XIXème siècle, la capacité de s'imposer à d'autres sociétés, en tout cas dans l'Ancien Monde. Comment de tout petits groupes auraient-ils pu le faire (la capacité de projection militaire des compagnies coloniales est, au XVIIIème siècle, au mieux de quelques milliers d'hommes, et de quelques centaines tout au plus auparavant) ? Et ces groupes ne disposaient pas, avant la Révolution industrielle, d'un armement beaucoup plus sophistiqué que celui de leurs adversaires. Il faut attendre la seconde moitié du XIXème siècle pour que le différentiel technique au bénéfice des Occidentaux soit vraiment décisif (auquel s'ajoute le bénéfice de la transition démographique européenne) et permette la « politique de la canonnière ».

De cette quête de lieux de cultures tropicales découle une conséquence fondamentale de l'importance et de l'ancienneté des échanges en Afrique-Asie-Europe : les effets épidémiologiques des contacts et des brassages de populations. La dernière grande période de mise en interrelation, l'empire Mongol, n'avait-elle pas eu pour conséquence une énorme pandémie, celle de la Peste Noire ? (comme la mondialisation contemporaine est marquée par le Sida). On peut, en gros, considérer que plus les sociétés sont connectées, plus elles sont exposées, donc « vaccinées » naturellement, mais aussi plus leurs membres sont porteurs de germes mortels pour les groupes sociaux restés jusque là à l'écart. Ce triste scénario s'est produit à une échelle énorme avec la conquête de l'Amérique. Sans ce caractère de « guerre bactériologique » involontaire, les Européens n'auraient pas pu venir à bout des empires Aztèque ou Inca. L'effet de surprise n'a eu qu'un temps ; l'atout des armes à feu ou des chevaux était tout relatif et perdait vite de l'importance. L'avantage fondamental des Européens, qui aurait été le même pour n'importe quelle autre société de l'Ancien Monde projetée en Amérique, a été de rendre les Amérindiens gravement malades. Des maladies chroniques ou même bénignes à l'Est de l'Atlantique, comme la variole, la rougeole, la tuberculose, etc. ont fait des millions de victimes dès les premiers contacts. Nathan Wachtel (1971) a pu ainsi estimer la population de l'empire Inca à dix millions d'habitants vers 1530 et à un seul million 70 ans plus tard. Nul doute que les « Grandes Découvertes » (car le phénomène se reproduisit à chaque nouveau contact) ont été une énorme catastrophe sanitaire et que cette « arme » involontaire ait permis la conquête des sociétés « découvertes ». Inversement, on comprend que l'Afrique et l'essentiel de l'Asie, dans le même bassin épidémiologique depuis longtemps, n'aient pu être colonisées avant la fin du XIXème siècle.

De cette possibilité qu'ont ainsi eue les Européens de se saisir à moindre frais des peuples et des territoires américains découlent deux énormes conséquences : la Révolution industrielle et l'organisation d'un monde en centre et périphéries. L'exploitation de l'Amérique, en particulier par l'apport de liquidités que permirent les métaux précieux du Nouveau Monde, permit une concentration de richesses inédites en un point du Monde, évidemment la société qui construisait les réseaux mondiaux à son profit. Cette accumulation a permis, dès le XVIIIème siècle, le démarrage de la Révolution industrielle. Mais jusqu'au XIXème siècle, ce sont essentiellement les régions tropicales qui ont intéressé les Européens, sauf cas particuliers et ponctuels de ressources minières. Or, si le caractère pathogène de l'arrivée des « découvreurs » explique qu'ils avaient pu devenir des colonisateurs, ce même facteur rendait les possibilités d'exploitation délicates par manque de main d'œuvre. C'est l'origine de la traite négrière, autre souffrance majeure de la construction du Système-Monde qui, en vidant démographiquement beaucoup de sociétés africaines a contribué à leur affaiblissement au XIXème siècle. Les plantations tropicales, de sucre d'abord, puis de thé, de café, de cacao, de coton, d'indigo, etc. se diffusent progressivement dans la zone intertropicale créant une organisation sociale et spatiale d'extraversion. On comprend alors qu'au milieu du XXème siècle la carte des pays sous-développés a largement coïncidé avec celle de la zone intertropicale, ce qui n'est plus vraiment le cas aujourd'hui.

Conclusion : La *World History* est nécessairement une géographie

Un courant intellectuel prend de l'importance depuis une vingtaine d'années : la construction du récit de cette construction du Monde, de ses facteurs, des ses bifurcations réussies ou avortées, de ses héritages. Parler d'histoire mondiale ne rend qu'imparfaitement compte de cet effort, dans la mesure, d'abord, où il est largement transdisciplinaire. Il prend ses racines dans de grandes fresques économiques, démographiques ou anthropologiques (Paul Bairoch, Immanuel Wallerstein), il s'autonomise sous l'impulsion des *subaltern studies* ou encore *postcolonial studies* (Edward Saïd), pour s'épanouir aujourd'hui dans un foisonnement difficile à réduire aux cadres disciplinaires. Certains même associent d'un même mouvement l'histoire de la nature et celle des sociétés, dans un pas de temps nécessairement de très très longue durée ; c'est ce qu'on appelle la *Big History* (Jared Diamond).

Or, dès qu'on remonte avant les « Grandes Découvertes », avant cette ligature des sociétés opérées par les explorateurs venus d'Europe, on doit faire face à une géographie des histoires (Testot, 2008). Les dynamiques des sociétés sans relations entre elles n'ont pas de commune mesure : il n'est plus possible de les penser selon un unique modèle évolutionniste monolinéaire, comme on a pu le faire au XIXème siècle (Lewis Morgan, Karl Marx) et encore au milieu du XXème (Rostow). Inversement, de l'inclusion dans un même ensemble

d'interrelations découle un calendrier partiellement commun. Une certaine forme de mondialisation, le mot n'est pas galvaudé dans cet usage, est effective entre les sociétés denses de l'Ancien Monde bien avant le XXème siècle, en particulier dans ce qu'on a pu appeler « l'axe de l'écriture » de la Méditerranée au Japon. Cela ne veut pas dire que les sociétés qui composent cet ensemble n'ont pas de fortes autonomies entre elles, qu'elles sont loin d'être aussi dépendantes du « niveau mondial » que nous ne le sommes tous aujourd'hui. Parce que la distance entre elles reste forte.

Dans tous les cas, ceux des sociétés sans lien avec l'Ancien Monde, Américaines et Polynésiennes en particulier, mais aussi ceux des sociétés connectées diversement entre elles, la distance sous toutes ses formes est un facteur historique qu'on ne peut ignorer. D'où l'importance de prendre en compte la dimension géographique de cette histoire de la genèse, puis de l'affirmation du Monde. D'où l'intérêt de reprendre le mot de Braudel : étudier le Monde, c'est faire une géohistoire.

BIBLIOGRAPHIE

BAIROCH P., 1997. - *Victoires et déboires. Histoire économique et sociale du monde du XVIème à nos jours*, Paris, Gallimard, 3 tomes (2008 pages)

BAUDELLE G., 2000. - *Géographie du peuplement*, Paris, Armand Colin, 192 pages.

BAYLY C. A., 2007. - *La naissance du monde moderne (1780-1914)*, Ivry, Editions de l'Atelier, 862 pages.

BERGER S., 2003. - *Notre première mondialisation. Leçons d'un échec oublié*, Paris, Editions du Seuil, 96 pages.

BESSIS S., 2001. - *L'Occident et les autres. Histoire d'une suprématie*, Paris, La Découverte, 264 pages.

BRAUDEL F., 1979. *Civilisation matérielle, économie et capitalisme. XVème-XVIIIème siècles*, Paris, Armand Colin, 3 tomes (1650 pages)

BRAUDEL F., 1985. - *La dynamique du capitalisme*, Paris, Arthaud, 124 pages.

DIAMOND J., 2000. - *De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, Paris, Gallimard, 484 pages.

ETEMAD B., 2005 - *De l'utilité des empires. Colonisation et prospérité en Europe*, Paris, Armand Colin, 336 pages.

GHORRA-GOBIN C. (dir.), 2006. - *Dictionnaire des mondialisations*, Paris, Armand Colin, 404 pages (en particulier les articles : Colonisation/Décolonisation, Economie-monde/Empire-monde, Globalisation, Interdépendance, Mondialisation, Sous-développement).

GRATALOUP C., 2007. - *Géohistoire de la mondialisation*, Paris, Armand Colin, 256 pages.

HOBSBAWN E. J., 1994. - *L'Âge des extrêmes. Histoire du court XXème siècle (1914-1991)*, Paris, Editions Complexe / *Le Monde diplomatique*, 810 pages.

SAÏD E., 1980.- *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Editions du Seuil, 398 pages.

TESTOT L. (dir.), 2008. - *Histoire globale. Un nouveau regard sur le monde*, Auxerre, Editions Sciences Humaines (à paraître en septembre 2008)

WACHTEL N., 1971. - *La vision des vaincus : les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole*, Paris, N.R.F. 395 p.